

# VENERIE

la chasse aux chiens courants



nouvelle série - numéro 38 - deuxième trimestre 1975 - 8 francs



# à bicyclette...



## en chantilly et ermenonville

robert fort

J'ai suivi, à bicyclette, la plus grande partie des chasses du « Pique Avant Nivernais » pendant son séjour dans la région de Chantilly-Ermenonville et j'en ai gardé un souvenir inoubliable.

Outre le marquis de Roualle et Hubert Colladant, qui étaient la base de l'équipage, je pense naturellement à tous les hommes de Vénerie qui ont participé au travail collectif : Débuché, excellent second, qui a fait tout le séjour dans notre région et dont tous les connaisseurs regrettent le départ, La Futaie, Jean Jolly, Maurice Colladant et Pierrot Berthier, dit Long Jarret, qui y a débuté avant de partir dans la Nièvre avec la meute.

Dans un numéro de « Vénerie », le marquis de Roualle relate le

courre de son « cerf le plus long ». Cette relation me rappelle un souvenir personnel : j'avais causé avant l'attaque avec un valet de limier qui m'avait dit : « c'est un gros cerf qui a une allure formidable, il fait trois longueurs de pied », ce qui doit faire environ 90 cm et je m'étais rappelé qu'un vieux veneur avait écrit « si vous voulez faire de belles chasses, choisissez toujours les cerfs qui ont une allure la plus longue possible ». Je crois que c'était Lecoulteux de Canteleu.

Après l'attaque, en débuchant des bois de Saint-Laurent, notre cerf fait le petit débuché de Loisy et saute le grillage de Saint-Sulpice, surmonté de fils de ronces. Un seul chien avait réussi à passer, le reste de la meute dut être emmené par le second piqueux.



Revenu, toujours à bicyclette, au pavé Davesne, je m'étais placé juste au virage pour en surveiller les deux côtés, m'étonnant un peu de ne rien entendre, lorsque le grand dix cors sortit du bois et s'arrêta à 80 mètres en nous regardant avant de passer. Labranche, le père d'Hubert, sonna la vue, son fils rallia au grand trot en nous expliquant pourquoi ce silence ! Puis le chien arriva, c'était Fan-Fan ! Un chien de change qui malheureusement ne criait pas !

Après tout ce parcours décrit par le Maître d'Equipe : Forêt d'Ermenonville, Chantilly, retour, passage dans les bois de Perthes, je m'étais arrêté en bordure de Perthes. Jean Richard n'avait pas encore acheté le moulin, et je ne voulais pas m'engager trop loin car j'avais déjà fait une chasse dure et il me restait encore 25 km pour retraiter...

Le jour baissait, aucun bruit. Avant de repartir, par un dernier scrupule, j'ai traversé Ermenonville pour écouter sur la route de Montagny. Et c'est là que j'ai entendu, très loin, les bien-aller d'Hubert qui revenait en appuyant les chiens. La nuit tombait, un défaut se produisit dans le marais pendant une demi-heure. Un chien relança et les quelques voitures arrêtées sur la grande route de Meaux, entendirent passer un animal. Le cerf, car c'était lui, monta dans le désert qui n'était pas engrillagé à l'époque. La meute suivait, pas loin, qui le força à se jeter dans l'étang des Crapauds. Curée aux phares dans le parc d'Ermenonville.

Par — 15°, l'équipage avait rendez-vous en forêt de Lys, au rond-point Manin, une belle quatrième tête était rembuchée non loin du croisement des routes de Boran et de Précy. Dès l'attaque, notre cerf partit dans le marais de Bailion comme pour rejoindre le bois Bonnet, mais arrivé au pont de planche qui était un passage classique, il fit demi-tour et vint dans les bois de l'abbaye de Royaumont, tapa dans le change et mit les chiens en défaut. Il déboucha ensuite entre Asnières-sur-Oise et l'Oise. Hubert remit à la voie avec

plus d'une demi-heure de retard. Le spectacle était magnifique. Nous suivions la route qui traverse Asnières; Hubert, seul, était en plaine. Tous les 300 mètres, il y avait un balancé provoqué par le froid.

Arrivé à Noisy-sur-Oise, notre cerf qui était remonté, avait sauté dans le parc de M. Georges Picot. Hubert arrêta à la route, et foula les bordures de la forêt de Carnelle; son Dunois releva, suivi de toute la meute. Et toujours cette voie légère ! avec des balancés tous les 500 mètres. Pendant trois heures, on rapprocha dans la forêt de Carnelle, puis d'un seul coup, un grand récri nous annonça le relancer dans les pentes de Courcelles et un quart d'heure après c'étaient les abois dans le marais, près du moulin de Réhu. Encore un peu, on déboucha vers la forêt de l'Isle-Adam. L'équipage partit deux jours après, en déplacement, à Sillé-le-Guillaume.

C'est dans le même secteur que la précédente chasse, puisque Forêt du Lys, marais de Baillon,

*« Débouché, excellent second qui a fait tout le séjour dans notre région et dont tous les connaisseurs regrettent le départ. »*

Royaumont, bois Bonnet, Côtes d'Orléans, fonds de la Verrerie, forêts d'Orry-la-Ville et de Coyela-Forêt, formaient un territoire de chasse homogène. Qu'est situé cet autre récit. On y faisait des chasses dures, dans les épines noires d'Hérivaux, les Côtes d'Orléans, ou des Brulis, mais toujours intéressantes, car la voie changeait avec le terrain.

C'est fini pour toujours ! Il s'y est construit trop d'habitations et il y a trop de circulation sur la nationale de Lamorlaye. Je vais vous parler d'une des chasses les plus mouvementées, puisqu'elle s'est terminée sur la voie des rapides du Nord, sans accident grave.

Le rendez-vous était au poteau d'Hérivaux. Hubert avait fait le bois et avait un petit cerf rembouché dans les bordures de plaine. En attendant l'heure de partir au rendez-vous, il s'était assis au poteau Nibert avec son limier, lorsqu'il vit passer vers dix heures, un grand cerf qui descendait vers la voie ferrée. Au rapport, le marquis de Rouaille décida d'attaquer ce grand cerf et Dunois se chargea de rapprocher et de lancer





celui-ci qui s'était remis à 150 m du chemin de fer. Découpler; la chasse tourna un peu, puis se dirigea vers la crête qui domine les fonds de la Verrerie à 70 m plus bas. J'avais suivi, mais comme la pente fait 45 % et qu'il fallait bien ensuite remonter les côtes d'Orléans, j'avais toujours soin, avant de descendre, de bien écouter pour être certain qu'il n'y avait pas de retour.

Posté en haut de la pente qui domine l'ancienne auberge de « la Biche », j'écoutais, car j'avais l'impression que la chasse partait sur la gauche, en direction du bois Du Gouy. Je n'entendais pas grand chose, lorsque d'un seul coup, dans la pente parsemée de broussailles, sans arbre, à cent mètres, le grand cerf déboucha au trot, se dirigeant droit sur moi, en soufflant terriblement. Il s'arrêta à quinze mètres pour se retourner et écouter une dizaine de secondes. Il m'évita, en passant sur le côté et rentra dans les bois. Je criai « Taïaut ». Un valet de limier accourut à mes cris et sonna la Vue. Les chiens suivaient à trois ou quatre minutes, sans rien dire, sans doute essouffés par la pente. Hubert, monté en vitesse par le petit chemin venant de la ferme d'Hérivaux, eut tous les renseignements et partit derrière ses chiens. Je suivis, en cours de route des gens à pied qui avaient vu notre cerf se rouler dans les mares et se diriger vers son enceinte d'attaque. Arrivé à Nibert, j'entendis la meute se récrier dans les fonds près de la voie ferrée. Dans un petit chemin montant, je l'aperçus, suivi à cent mètres par un chien de tête. Il fit retour et arriva près de la ligne, il la traversa, sauta dans un petit parc, suivi du chien, ressortit pour buter sur la meute. Devenu furieux, il tint les abois sur la voie des Rapides, devant un passage à niveau remplacé depuis par un pont et la station de la « Borne Blanche ». Apercevant la garde-barrière, il chargea et elle n'eut que le temps de rentrer dans sa cabane. Les cavaliers, eux aussi, furent chargés ! Le cheval de M. Parmentier eut la cuisse ouverte, pendant que Maurice Colladant s'éloignait au galop. Hubert, descendu de cheval, réussit à éloigner la meute sauf un chien. Un valet de chiens, Jean Joly essaya d'approcher

pour tirer le chien par le fouet; le cerf l'aperçut et d'un coup de tête le coucha à terre. Hubert redonna la meute pour le dégager. Pendant ce temps, M. Pierre Bocquillon qui était bouton à l'équipage, demanda le drapeau rouge de la garde-barrière et partit au galop pour faire signe à un train que l'on voyait venir. Comme c'était un train de banlieue, il s'arrêta à cinquante mètres. Notre cerf sauta ensuite dans un petit jardin entouré d'un grillage de deux mètres et tint les abois, la meute se tenant de l'autre côté du grillage, ce qui permit au train de repartir. De temps en temps, il chargeait dans le grillage. Enfin, comme il ressautait la clôture sur le côté, Hubert le tira et l'abattit net. Cet hallali mémorable, sans accident grave, d'un cerf qui avait été étouffé, se terminait bien, avec beaucoup de chance. Curée sur la petite place près du passage à niveau avec les habitants d'Orry-la-Ville.

Maintenant un souvenir ayant trait à deux des meilleurs chiens de cette grande période.

## **dunols**

Il a laissé à tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un chien parfait et c'est cent anecdotes qu'il faudrait raconter. D'une finesse de nez extraordinaire, par bon temps, il pouvait rapprocher des voies de douze heures, plus peut être, ce qui est exceptionnel avec les chiens d'aujourd'hui.

Il rapprochait très rapidement, à grandes foulées, souples, la truffe à l'horizontale, ce qui lui permettait de bien respirer et de crier régulièrement. Très actif dans les défauts, il lui est arrivé d'en relever, tout seul, de partir et de mettre son cerf hallali avec le seul piqueux; tout le reste de la meute perdu par vent contraire. Au cours d'une chasse, le cerf très bousculé avait traversé un cours d'eau. Pas de pont tout près. Après avoir rallié l'autre bord et fait les coulées, ce fut lui qui donna la voie et emmena la meute. Il se refusait obstinément à lancer autre chose qu'un cerf et donnait l'impression d'être dégoûté si on lui présentait

une voie de biche ou de sanglier. Mais dans une grosse harde, n'y eut-il qu'un seul cerf, il chassait. Lorsqu'un change se faisait, il refusait cette voie et la quittait pour faire ses arrières tout seul. Il relevait et comme il était bien gorgé, le piqueux, alerté par son absence, n'avait plus qu'à faire rallier.

Une des dernières fois où il fut découplé de meute à mort, il fut distancé et rapprocha avec une quinzaine d'autres chiens, enfin il arriva après la prise, et son piqueux lui cria de loin : « Hallali mon Dunois » ! Je le revois encore s'approcher de son grand trot raide, en remuant le fouet !

Combien a-t-il relevé de défauts ? Devenu vieux, une fois terminé son travail au lancer, il était mis en voiture. Y avait-il un défaut ? On allait le chercher, il descendait un peu étourdi, puis prenait le vent et quêtait. Son allure était spéciale ! Si deux coulées se présentaient, il jetait littéralement le nez à terre, goûtait d'abord pour ensuite donner la bonne voie.

Avec le temps, tout ce qu'on raconte sur lui s'enrichit de détails inédits, sa vie devient une légende et nul doute qu'aux petits enfants, on dira plus tard « il y eut, il y a très longtemps, un chien si bon, si parfait qu'il ne s'est jamais trompé ».

Elle portait le nom d'une héroïne de Victor Hugo et était folle de chasse :

## **fantine**

Ce fut un des fleurons de l'équipage et maintenant qu'elle nous a quittés, il m'est agréable de remuer des souvenirs la concernant.

Toute jeune, elle avait montré ses qualités et je revois son passage derrière une quatrième tête qu'elle poussait vivement avec deux autres chiens dont j'ai oublié les noms.

Adorant être caressée, elle se faisait souvent rappeler à l'ordre pour ses tendances à l'indiscipline notamment au rendez-vous, où elle faisait les yeux doux à ses admirateurs. Par contre, elle ne



tolérait aucune familiarité des autres chiens et les renvoyait d'un coup de dent et d'un aboi bref.

Un épisode de chasse me revient. Une troisième tête avait été chassée et commençait à être malmenée lorsqu'elle tapa dans le change ! une harde de plusieurs trois têtes. Quelle aubaine ! La meute s'emballa à vue. J'étais à peu près seul avec le piqueux dans un layon, regardant et écoutant. Fantine était entrée dans un gros buisson d'épines noires, elle se récriait, sortit derrière une troisième tête qui ressemblait bien au cerf de chasse. Le piqueux prit sa trompe et suspendit son geste en voyant Fantine s'arrêter au bout de cent mètres et repartir sur ses arrières. Un deuxième cerf fut lancé au sortir du buisson, un troisième, tous troisième tête, et à chaque fois notre chienne les expulsa à grand bruit, puis retourna quêter. Ce n'est que le quatrième cerf qui était le bon et elle le poussa jusqu'à l'étang de l'Epine.

Comme conclusion ? On peut toujours se tromper si l'on se fie à ce que l'on voit, et seuls il faut croire les bons chiens.

A sept ans, au summum de sa forme, c'est grâce à elle que l'on prit un jour de Saint-Hubert, car elle avait, toute seule, démêlé les voies embrouillées d'une quatrième tête, alors que le reste de la meute était en défaut. Le Maître d'Equipage lui fit le très grand honneur de lui offrir le pied qu'elle porta fièrement pendu à son collier. Croyez-vous qu'elle n'ait pas compris ?

Plus tard, elle fut mise en relai, toujours aussi sûre, mais hélas plus assez vite ! et pourtant elle suivait, aussitôt décollée, avec toute sa conscience de grande chienne ! les jeunes, les fougueux empaumaient grand train ! Elle savait qu'il y a toujours bien un moment où le cerf de chasse arrive à mettre tout le monde en défaut, alors elle arrivait et c'était elle qui redressait. Elle cognait

joyeusement, reprenant la tête à son tour, pendant que le piqueux lui criait : « Ah, ma Fantine ! ». Toute contente de son approbation, elle redoublait ses récris, et les grands bâtards suivaient, de confiance d'abord retrouvaient la voie peu à peu et rejoignaient leurs voix à la sienne, reformant la belle symphonie des meutes.

Un autre jour, elle avait près de dix ans, ce qui est un grand âge pour un chien de meute, un débouché s'était produit. Tous en avaient profité pour accélérer et elle était restée à l'arrière, très en queue. L'ayant reconnue, je lui parlai : « alors ma Fantine ». Tout en chassant sérieusement, elle se trémoussait de joie d'être reconnue. Puis, d'un seul coup, la voie couverte lui avait échappée. Un cercle, deux cercles, trois ! impossible à redresser. Truffe à droite, truffe à gauche, rien ! Sans musarder, cette technicienne est repartie au galop, en arrière, sur deux cents mètres, hors de la voie, l'a recoupée, est revenue en chassant,







est arrivée au défaut, a hésité, puis a repris, à angle droit, en lançant ses récris victorieux.

\*\*\*

Ce que j'ai appris en suivant un bon équipage ? C'est que ce sont les chiens qui chassent et non pas les hommes. J'ai vu à la fin de la guerre, démarrer une jeune meute,

ayant pour origine une chienne conservée pendant l'occupation, et un de ses fils. Les chiens se sont peu à peu déclarés, puis il y a eu « Baliveau », qui a servi de maître d'école, et enfin le grand « Dunois ».

Au chenil, le marquis de Rouaille et Hubert décidaient du choix des reproducteurs. Des croisements

effectués avec des chiens anglais noirs et feu, venus de chez Sir Jardine ont donné des bâtards plus résistants et plus étoffés.

C'est au chenil que les chiens sont habitués à obéir et à être sous le fouet.

J'ai compris leur « maniement » et j'en ai tiré une formule qui fera peut être sourire : « Ne tentez pas les chiens inutilement ou ils risquent de vous échapper ». Lorsque de bons chiens sont en tête, contrairement à certains principes, on rallie le reste de la meute, sans les arrêter, car si on le faisait à Chantilly ou en Ermenonville, on est à peu près certain, par temps sec, de ne pas reprendre la voie.

Autre impératif : en début de saison, arrêter la meute dès qu'elle montre des signes de fatigue exagérée. Vous risqueriez de forcer les jeunes chiens qui seraient marqués pour leur vie entière.

R. F. ■

